



HENRI GERMAIN

« Certes, je suis surpris, arroua Jeanne. Je n'aurais pas cru à de tels soins de votre part. »

— Mais, souria le Rupin, j'ai si mauvaise réputation.

— Et vous avez conservé de moi, je comprends, un désagréable souvenir ? »

— La jeune fille n'osa affirmer cette opinion, dans la crainte de froisser son oncle.

Elle se souvint trop, en effet, des anciennes relations de celui-ci avec Finot et avec elle-même. Elle se rappela les adieux brutaux, les croisières de langage du personnage, sa familiarité excessive d'autrefois.

Elle le connaissait depuis son entrée dans la famille Finot. Petite fille, puis jeune fille, elle s'était trouvée journellement en contact avec lui.

Aussi le contraste entre ses attitudes vulgaires de jadis et la réserve qu'elle affectait à présent était si frappant qu'elle en éprouvait une véritable stupeur.

C'était-il sous ces dehors engageants d'invariables projets ? Voulait-elle l'attirer à un piège ?

Bien qu'il eût quitté Finot depuis trois ans, elle ne pouvait croire à la simplicité d'un tel changement d'attitude.

Mais, dans l'indécision de sa situation douteuse, elle n'aurait pu le s'écarter de son cœur et elle poussait le Rupin à se dévouer, tout en demeurant prudente.

Pénétrée de cette nécessité, elle demanda :

— Mais vous êtes donc trouvé là, au moment même où je voulais en finir avec ma malheureuse existence ?

— Oui, déclara simplement le Rupin.

Puis, brièvement, il expliqua comment, avant de rentrer à Ivry pour son travail, il avait aperçu la jeune fille à l'embarcadour de la rue Tailleur. Il avait en même temps reconnu, près d'elle, l'un de ses anciens compagnons de Finot.

Des soupçons s'étaient éveillés en lui. La curiosité, peut-être aussi une sorte d'avant-garde secrète, l'avaient incité à suivre Jeanne et l'individu remarqué.

Vous savez le reste, continua-t-il, sans insister sur son acte courageux.

Et, comme elle demeurait encore méfiante, il reprit :

— Maintenez, si vous me le permettez, je vais vous poser quelques questions indispensables. Voulez-vous me promettre d'y répondre franchement ?

— J'y vais.

— Bien. Vous n'ignorez pas que je connais parfaitement le passé de Finot. Je suis même, trop souvent, hélas ! à ses opérations plus ou moins honnêtes.

— Je sais notamment, à peu de chose près, toute votre histoire. Je vous en parlerai tout à l'heure. Dites-moi l'abord, très sincèrement, pourquoi vous voulez fuir.

— J'étais très malheureuse ! Finot avait voulu de me faire épouser son fils.

— Oui, cette canaille de Louis ?

— Oui. Or, je déteste cet homme ; il me fait horreur.

— Ça ne m'indigne pas. Un bellâtre scorne, égoïste, brutal et sans scrupules.

— Pourtant cette question de mariage, à laquelle vous pouvez vous soustraire facilement, ne dut pas être la seule raison de votre détermination.

— Peut-être d'autres choses, plus graves... »

Le Rupin s'interrompit tout à coup en voyant de grosses larmes perler aux paupières de Jeanne.

— Voyons, parlez sans crainte, insistait-il. Si c'est et croyez que je suis pour vous un ami, un véritable ami. Vous comprendrez cela dans un instant.

— Eh bien, oui, fit Jeanne, se défilant brusquement. Mon dégoût pour ce mariage, surtout pour le mariage de Finot touchant mon oncle, mes frères, ma famille, il m'a jeté à la face les infamies qu'aurait commises autrefois mon père ; m'a couvert de honte, me traitant de fille d'assassin, de forçat.

— Il m'a même offert de me fournir des preuves de cette infamie ! Alors, déchirée d'horreur et d'épouvante, j'ai dédaigné tous mes caprices de bonheur éphémère, j'ai voulu fuir les lieux où j'avais fini, après bien des amertumes éprouvées, à verser le bonheur.

— Oui, je comprends, fit le Rupin, souriant. Je connais le plan de Finot. Il voulait vous terroriser en vous jetant à la face les infamies de sa famille, et de sa famille de son père ; m'a couvert de honte, me traitant de fille d'assassin, de forçat.

— Il m'a même offert de me fournir des preuves de cette infamie ! Alors, déchirée d'horreur et d'épouvante, j'ai dédaigné tous mes caprices de bonheur éphémère, j'ai voulu fuir les lieux où j'avais fini, après bien des amertumes éprouvées, à verser le bonheur.

— Mais, souria le Rupin, j'ai si mauvaise réputation.

— Et vous avez conservé de moi, je comprends, un désagréable souvenir ? »

— La jeune fille n'osa affirmer cette opinion, dans la crainte de froisser son oncle.

Elle se souvint trop, en effet, des anciennes relations de celui-ci avec Finot et avec elle-même. Elle se rappela les adieux brutaux, les croisières de langage du personnage, sa familiarité excessive d'autrefois.

Elle le connaissait depuis son entrée dans la famille Finot. Petite fille, puis jeune fille, elle s'était trouvée journellement en contact avec lui.

Aussi le contraste entre ses attitudes vulgaires de jadis et la réserve qu'elle affectait à présent était si frappant qu'elle en éprouvait une véritable stupeur.

C'était-il sous ces dehors engageants d'invariables projets ? Voulait-elle l'attirer à un piège ?

Bien qu'il eût quitté Finot depuis trois ans, elle ne pouvait croire à la simplicité d'un tel changement d'attitude.

Mais, dans l'indécision de sa situation douteuse, elle n'aurait pu le s'écarter de son cœur et elle poussait le Rupin à se dévouer, tout en demeurant prudente.

Pénétrée de cette nécessité, elle demanda :

— Mais vous êtes donc trouvé là, au moment même où je voulais en finir avec ma malheureuse existence ?

— Oui, déclara simplement le Rupin.

Puis, brièvement, il expliqua comment, avant de rentrer à Ivry pour son travail, il avait aperçu la jeune fille à l'embarcadour de la rue Tailleur. Il avait en même temps reconnu, près d'elle, l'un de ses anciens compagnons de Finot.

Des soupçons s'étaient éveillés en lui. La curiosité, peut-être aussi une sorte d'avant-garde secrète, l'avaient incité à suivre Jeanne et l'individu remarqué.

Vous savez le reste, continua-t-il, sans insister sur son acte courageux.

Et, comme elle demeurait encore méfiante, il reprit :

— Maintenez, si vous me le permettez, je vais vous poser quelques questions indispensables. Voulez-vous me promettre d'y répondre franchement ?

— J'y vais.

— Bien. Vous n'ignorez pas que je connais parfaitement le passé de Finot. Je suis même, trop souvent, hélas ! à ses opérations plus ou moins honnêtes.

— Je sais notamment, à peu de chose près, toute votre histoire. Je vous en parlerai tout à l'heure. Dites-moi l'abord, très sincèrement, pourquoi vous voulez fuir.

— J'étais très malheureuse ! Finot avait voulu de me faire épouser son fils.

— Oui, cette canaille de Louis ?

— Oui. Or, je déteste cet homme ; il me fait horreur.

— Ça ne m'indigne pas. Un bellâtre scorne, égoïste, brutal et sans scrupules.

— Mais, souria le Rupin, j'ai si mauvaise réputation.

— Et vous avez conservé de moi, je comprends, un désagréable souvenir ? »

— La jeune fille n'osa affirmer cette opinion, dans la crainte de froisser son oncle.

Elle se souvint trop, en effet, des anciennes relations de celui-ci avec Finot et avec elle-même. Elle se rappela les adieux brutaux, les croisières de langage du personnage, sa familiarité excessive d'autrefois.

Elle le connaissait depuis son entrée dans la famille Finot. Petite fille, puis jeune fille, elle s'était trouvée journellement en contact avec lui.

Aussi le contraste entre ses attitudes vulgaires de jadis et la réserve qu'elle affectait à présent était si frappant qu'elle en éprouvait une véritable stupeur.

C'était-il sous ces dehors engageants d'invariables projets ? Voulait-elle l'attirer à un piège ?

Bien qu'il eût quitté Finot depuis trois ans, elle ne pouvait croire à la simplicité d'un tel changement d'attitude.

Mais, dans l'indécision de sa situation douteuse, elle n'aurait pu le s'écarter de son cœur et elle poussait le Rupin à se dévouer, tout en demeurant prudente.

Pénétrée de cette nécessité, elle demanda :

— Mais vous êtes donc trouvé là, au moment même où je voulais en finir avec ma malheureuse existence ?

— Oui, déclara simplement le Rupin.

Puis, brièvement, il expliqua comment, avant de rentrer à Ivry pour son travail, il avait aperçu la jeune fille à l'embarcadour de la rue Tailleur. Il avait en même temps reconnu, près d'elle, l'un de ses anciens compagnons de Finot.

Des soupçons s'étaient éveillés en lui. La curiosité, peut-être aussi une sorte d'avant-garde secrète, l'avaient incité à suivre Jeanne et l'individu remarqué.

Vous savez le reste, continua-t-il, sans insister sur son acte courageux.

Et, comme elle demeurait encore méfiante, il reprit :

— Maintenez, si vous me le permettez, je vais vous poser quelques questions indispensables. Voulez-vous me promettre d'y répondre franchement ?

— J'y vais.

— Bien. Vous n'ignorez pas que je connais parfaitement le passé de Finot. Je suis même, trop souvent, hélas ! à ses opérations plus ou moins honnêtes.

— Je sais notamment, à peu de chose près, toute votre histoire. Je vous en parlerai tout à l'heure. Dites-moi l'abord, très sincèrement, pourquoi vous voulez fuir.

— J'étais très malheureuse ! Finot avait voulu de me faire épouser son fils.

— Oui, cette canaille de Louis ?

— Oui. Or, je déteste cet homme ; il me fait horreur.

— Ça ne m'indigne pas. Un bellâtre scorne, égoïste, brutal et sans scrupules.

— Mais, souria le Rupin, j'ai si mauvaise réputation.

— Et vous avez conservé de moi, je comprends, un désagréable souvenir ? »

— La jeune fille n'osa affirmer cette opinion, dans la crainte de froisser son oncle.

Elle se souvint trop, en effet, des anciennes relations de celui-ci avec Finot et avec elle-même. Elle se rappela les adieux brutaux, les croisières de langage du personnage, sa familiarité excessive d'autrefois.

Elle le connaissait depuis son entrée dans la famille Finot. Petite fille, puis jeune fille, elle s'était trouvée journellement en contact avec lui.

Aussi le contraste entre ses attitudes vulgaires de jadis et la réserve qu'elle affectait à présent était si frappant qu'elle en éprouvait une véritable stupeur.

C'était-il sous ces dehors engageants d'invariables projets ? Voulait-elle l'attirer à un piège ?

Bien qu'il eût quitté Finot depuis trois ans, elle ne pouvait croire à la simplicité d'un tel changement d'attitude.

Mais, dans l'indécision de sa situation douteuse, elle n'aurait pu le s'écarter de son cœur et elle poussait le Rupin à se dévouer, tout en demeurant prudente.

Pénétrée de cette nécessité, elle demanda :

— Mais vous êtes donc trouvé là, au moment même où je voulais en finir avec ma malheureuse existence ?

— Oui, déclara simplement le Rupin.

Puis, brièvement, il expliqua comment, avant de rentrer à Ivry pour son travail, il avait aperçu la jeune fille à l'embarcadour de la rue Tailleur. Il avait en même temps reconnu, près d'elle, l'un de ses anciens compagnons de Finot.

Des soupçons s'étaient éveillés en lui. La curiosité, peut-être aussi une sorte d'avant-garde secrète, l'avaient incité à suivre Jeanne et l'individu remarqué.

Vous savez le reste, continua-t-il, sans insister sur son acte courageux.

Et, comme elle demeurait encore méfiante, il reprit :

— Maintenez, si vous me le permettez, je vais vous poser quelques questions indispensables. Voulez-vous me promettre d'y répondre franchement ?

— J'y vais.

— Bien. Vous n'ignorez pas que je connais parfaitement le passé de Finot. Je suis même, trop souvent, hélas ! à ses opérations plus ou moins honnêtes.

— Je sais notamment, à peu de chose près, toute votre histoire. Je vous en parlerai tout à l'heure. Dites-moi l'abord, très sincèrement, pourquoi vous voulez fuir.

— J'étais très malheureuse ! Finot avait voulu de me faire épouser son fils.

— Oui, cette canaille de Louis ?

— Oui. Or, je déteste cet homme ; il me fait horreur.

— Ça ne m'indigne pas. Un bellâtre scorne, égoïste, brutal et sans scrupules.

— Mais, souria le Rupin, j'ai si mauvaise réputation.

— Et vous avez conservé de moi, je comprends, un désagréable souvenir ? »

— La jeune fille n'osa affirmer cette opinion, dans la crainte de froisser son oncle.

Elle se souvint trop, en effet, des anciennes relations de celui-ci avec Finot et avec elle-même. Elle se rappela les adieux brutaux, les croisières de langage du personnage, sa familiarité excessive d'autrefois.

Elle le connaissait depuis son entrée dans la famille Finot. Petite fille, puis jeune fille, elle s'était trouvée journellement en contact avec lui.

Aussi le contraste entre ses attitudes vulgaires de jadis et la réserve qu'elle affectait à présent était si frappant qu'elle en éprouvait une véritable stupeur.

C'était-il sous ces dehors engageants d'invariables projets ? Voulait-elle l'attirer à un piège ?

Bien qu'il eût quitté Finot depuis trois ans, elle ne pouvait croire à la simplicité d'un tel changement d'attitude.

Mais, dans l'indécision de sa situation douteuse, elle n'aurait pu le s'écarter de son cœur et elle poussait le Rupin à se dévouer, tout en demeurant prudente.

Pénétrée de cette nécessité, elle demanda :

— Mais vous êtes donc trouvé là, au moment même où je voulais en finir avec ma malheureuse existence ?

— Oui, déclara simplement le Rupin.

Puis, brièvement, il expliqua comment, avant de rentrer à Ivry pour son travail, il avait aperçu la jeune fille à l'embarcadour de la rue Tailleur. Il avait en même temps reconnu, près d'elle, l'un de ses anciens compagnons de Finot.

Des soupçons s'étaient éveillés en lui. La curiosité, peut-être aussi une sorte d'avant-garde secrète, l'avaient incité à suivre Jeanne et l'individu remarqué.

Vous savez le reste, continua-t-il, sans insister sur son acte courageux.

Et, comme elle demeurait encore méfiante, il reprit :

— Maintenez, si vous me le permettez, je vais vous poser quelques questions indispensables. Voulez-vous me promettre d'y répondre franchement ?

— J'y vais.

— Bien. Vous n'ignorez pas que je connais parfaitement le passé de Finot. Je suis même, trop souvent, hélas ! à ses opérations plus ou moins honnêtes.

— Je sais notamment, à peu de chose près, toute votre histoire. Je vous en parlerai tout à l'heure. Dites-moi l'abord, très sincèrement, pourquoi vous voulez fuir.

— J'étais très malheureuse ! Finot avait voulu de me faire épouser son fils.

— Oui, cette canaille de Louis ?

— Oui. Or, je déteste cet homme ; il me fait horreur.

— Ça ne m'indigne pas. Un bellâtre scorne, égoïste, brutal et sans scrupules.

— Mais, souria le Rupin, j'ai si mauvaise réputation.

— Et vous avez conservé de moi, je comprends, un désagréable souvenir ? »

— La jeune fille n'osa affirmer cette opinion, dans la crainte de froisser son oncle.

Elle se souvint trop, en effet, des anciennes relations de celui-ci avec Finot et avec elle-même. Elle se rappela les adieux brutaux, les croisières de langage du personnage, sa familiarité excessive d'autrefois.

Elle le connaissait depuis son entrée dans la famille Finot. Petite fille, puis jeune fille, elle s'était trouvée journellement en contact avec lui.

Aussi le contraste entre ses attitudes vulgaires de jadis et la réserve qu'elle affectait à présent était si frappant qu'elle en éprouvait une véritable stupeur.

C'était-il sous ces dehors engageants d'invariables projets ? Voulait-elle l'attirer à un piège ?

Bien qu'il eût quitté Finot depuis trois ans, elle ne pouvait croire à la simplicité d'un tel changement d'attitude.

Mais, dans l'indécision de sa situation douteuse, elle n'aurait pu le s'écarter de son cœur et elle poussait le Rupin à se dévouer, tout en demeurant prudente.

Pénétrée de cette nécessité, elle demanda :

— Mais vous êtes donc trouvé là, au moment même où je voulais en finir avec ma malheureuse existence ?

— Oui, déclara simplement le Rupin.

Puis, brièvement, il expliqua comment, avant de rentrer à Ivry pour son travail, il avait aperçu la jeune fille à l'embarcadour de la rue Tailleur. Il avait en même temps reconnu, près d'elle, l'un de ses anciens compagnons de Finot.

Des soupçons s'étaient éveillés en lui. La curiosité, peut-être aussi une sorte d'avant-garde secrète, l'avaient incité à suivre Jeanne et l'individu remarqué.

Vous savez le reste, continua-t-il, sans insister sur son acte courageux.

Et, comme elle demeurait encore méfiante, il reprit :

— Maintenez, si vous me le permettez, je vais vous poser quelques questions indispensables. Voulez-vous me promettre d'y répondre franchement ?

— J'y vais.

— Bien. Vous n'ignorez pas que je connais parfaitement le passé de Finot. Je suis même, trop souvent, hélas ! à ses opérations plus ou moins honnêtes.

— Je sais notamment, à peu de chose près, toute votre histoire. Je vous en parlerai tout à l'heure. Dites-moi l'abord, très sincèrement, pourquoi vous voulez fuir.

— J'étais très malheureuse ! Finot avait voulu de me faire épouser son fils.

— Oui, cette canaille de Louis ?

— Oui. Or, je déteste cet homme ; il me fait horreur.

— Ça ne m'indigne pas. Un bellâtre scorne, égoïste, brutal et sans scrupules.

AVIS DE SOCIÉTÉS PUBLICATIONS

Caisse de Liquidation et de Garantie

Membres les Administrateurs de la CAISSE DE LIQUIDATION ET DE GARANTIE DES PROPRIÉTAIRES DE LA MAISON DU MATILÉ DE LA GRANDE GUERRE

Assemblée Générale pour l'année 1932

1. Approbation du rapport de comptes et du bilan de l'Assemblée Générale pour l'année 1932.

2. Fixation de la date de l'Assemblée Générale pour l'année 1933.

3. Réélection des administrateurs.

4. Révision de la nomination de deux administrateurs provisoires comme administrateurs.

5. Révision de la nomination de deux administrateurs provisoires comme administrateurs.

6. Révision de la nomination de deux administrateurs provisoires comme administrateurs.

7. Révision de la nomination de deux administrateurs provisoires comme administrateurs.

8. Révision de la nomination de deux administrateurs provisoires comme administrateurs.

9. Révision de la nomination de deux administrateurs provisoires comme administrateurs.

10. Révision de la nomination de deux administrateurs provisoires comme administrateurs.

COMMERÇANTS

A CEDER

GRANDE CATER LIÈRES

300 hect. prouvés

A CEDER

CHIMIEUSE - LINGERIE

A CEDER

CHIMIEUSE - LINGERIE

A CEDER

CHIMIEUSE - LINGERIE

LOI LOUCHEUR

LOI LOUCHEUR

LOI LOUCHEUR

LOI LOUCHEUR

LOI LOUCHEUR

LOI LOUCHEUR

LOI LOUCHEUR

LOI LOUCHEUR

LOI LOUCHEUR

LOI LOUCHEUR

LOI LOUCHEUR

LOI LOUCHEUR

LOCATAIRES?

LOCATAIRES?

LOCATAIRES?

LOCATAIRES?

LOCATAIRES?

LOCATAIRES?

MAISON A LOUER

MAISON A LOUER

MAISON A LOUER

MAISON A LOUER

MAISON A LOUER

MAISON A LOUER

DAME SEULE

DAME SEULE

DAME SEULE

DAME SEULE

DAME SEULE

DAME SEULE

PRETS COMMANDITES ASSOCIATIONS

PRETS COMMANDITES ASSOCIATIONS

PRETS COMMANDITES ASSOCIATIONS

PRETS COMMANDITES ASSOCIATIONS

PRETS COMMANDITES ASSOCIATIONS

PRETS COMMANDITES ASSOCIATIONS

PROPRIÉTAIRE

PROPRIÉTAIRE

PROPRIÉTAIRE

PROPRIÉTAIRE

PROPRIÉTAIRE

PROPRIÉTAIRE

IMMEUBLES A VENDRE

IMMEUBLES A VENDRE

IMMEUBLES A VENDRE

IMMEUBLES A VENDRE

IMMEUBLES A VENDRE

IMMEUBLES A VENDRE

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

REGION OUEST

PHARMACIE DE FRANCE

PHARMACIE DE FRANCE

PHARMACIE DE FRANCE

PHARMACIE DE FRANCE

PHARMACIE DE FRANCE

PHARMACIE DE FRANCE